

1 **Paul Morand, « Éloge du repos » (1937)¹**

2 Le vrai luxe, et que personne ne pense plus à s'offrir, c'est de prendre son temps. Comme on l'a fait
3 souvent remarquer, les doctrines nouvellement acclimatées chez les Anglo-Saxons, Christian Science,
4 Yoghis ou Vedentas, les idées shinto pour le Japon et même, peut-être, le néo-thomisme pour la
5 France, viennent s'opposer au culte de la vitesse. M. Paul Souday reprenait jadis avec sévérité Mac
6 Orlan pour avoir écrit : « Il n'y a qu'une chose qui compte, la vitesse », et le rabrouait ainsi : « Il ne
7 faut pas prendre les moteurs pour des lanternes. Tout ce matériel est utile aux gens d'affaires... » (M.
8 Souday pourrait ajouter que Mercure qui est à la fois le dieu du commerce et celui de la vitesse, est
9 sans doute l'inventeur de l'arbitrage en Bourse), « mais la pensée, qui importe avant tout, n'exige pas
10 cette accélération. Elle se trouve même assez bien du loisir et d'une sage lenteur. »

11 Ne vous piquez pas d'une folle vitesse, enseigne Boileau avant M. Souday.

12 N'oublions pas que la vitesse affaiblit ; les neurologues nous le répètent. Nous n'avons plus la
13 mesure, nous ne distinguons plus entre aller vite et aller le plus vite possible ; le record est roi. Or, le
14 paroxysme tue. Les voitures à turbocompresseur ont la vie courte. Ce tout-puissant prestige sportif
15 est absurde, puisque les progrès mécaniques le remettent continuellement en question. Le record est
16 moins une affirmation que la négation de ce qui précède. Il est infini et sans but, cent trois mètres à la
17 seconde sur terre : nous rirons demain de cette lenteur. À voir passer ce bolide, vous allez vous
18 imaginer que rien ne saurait lui résister ? Je demandais cet hiver à notre champion du monde en auto,
19 Chiron, à son retour d'Indianapolis, ce qu'à deux cents à l'heure, il redoutait le plus. « Ce sont,
20 répondit-il, les poches d'air. » La vitesse est devenue chez ces athlètes quelque chose de si précis, de si
21 aigu, qu'un courant d'air risque de les faire tomber, comme elle ferait d'un enfant. L'extrême force
22 rejoint par là l'extrême faiblesse.

23 On attendait peut-être de moi un éloge de la vitesse, et voilà que je parais la condamner. Pas
24 absolument. Je ne suis pas comme un critique refusant de reconnaître un apport nouveau ou comme
25 Thiers vouant le télégraphe à n'être « qu'un amusement pour les personnes curieuses de physique »
26 ou affirmant à la tribune que le chemin de fer est sans avenir « parce que les roues glisseront sans
27 avancer jamais ». J'essaie de mesurer la vitesse, de me mesurer avec elle, de la domestiquer.
28 « Téléphone, télégraphe, radio ont rendu possible – jusqu'à en être inquiétant – l'échange rapide des
29 communications, écrit M. Anesaki. Mais qu'avons-nous à nous communiquer ? Des cotes de la Bourse,
30 des résultats de football, et des histoires de couchage. L'homme résistera-t-il à l'accroissement
31 formidable de puissance dont la science moderne l'a doté ou se détruira-t-il en la maniant ? La science
32 ne saurait répondre à ces questions. Ou bien l'homme sera-t-il assez spirituel pour savoir se servir de
33 sa force nouvelle ? » Nous sommes de race équilibrée et, pas plus que les autres monstres, celui-ci ne
34 doit nous faire peur. J'entendais dernièrement une femme d'esprit, au cours d'une représentation de
35 Don Juan, dire des personnages de Mozart cette chose si juste : « Ils vont très vite, mais s'ils voulaient,
36 ils pourraient aller lentement. » Soyons comme eux, maîtres de régler notre allure. Il faut être rapide,
37 mais à condition de porter en soi un contrepoids. Pourquoi, si impatients de toute autorité, accepter
38 sans examen la dernière en date des tyrannies ? Formulons une loi nouvelle de résistance à la vitesse.
39 Pas d'autre pente que notre volonté. « Vérification de l'équilibre par le mouvement », écrit Claudel.
40 La possession des richesses ne désorganise pas l'homme qui sait conserver le sentiment de leur néant.
41 La religion nous a appris cela, et toutes les morales. Le sage s'efforce de ne pas voir les premiers plans
42 immédiats, qui s'enfuient, mais de fixer les yeux sur les lointains, qui sont immobiles.

43 Le vrai repos vient de nous.

¹ MORAND (P.), *Éloge du repos*, Éditions Arléa, 1992, pp. 124-125.

1 Gilles Lapouge, "Les timbres-poste de l'exotisme" (1992)²

2 L'exotisme du vingtième siècle est une bête subtile, il faut tendre ses filets assez haut pour
3 l'attraper.

4 Pour moi, j'obéirais volontiers à quelques règles. La première est celle du non-savoir. Rien n'est
5 plus ennemi du sentiment exotique que l'érudition : préparer un déplacement, lire la notice de
6 *l'Encyclopaedia Universalis*, le *Guide bleu* ou des ouvrages d'histoire ou de géographie sur le pays
7 convoité, voilà de quoi je me garderais. Je fais mine que le pays où je débarque a échappé par miracle
8 à toute science. Dans cette direction, je m'avance assez loin. Je rêve d'un livre de voyage qui nous
9 épargnerait non seulement la science de ce pays, mais même la description des paysages surtout dans
10 ce siècle de la photographie. Décrire un pays, c'est le rendre familier, banaliser l'insolite, faire du
11 "même" avec de "l'autre", rapprocher le lointain, supprimer les gouffres. Chateaubriand qui décrit tout
12 le temps laisse filer le lointain comme une passoire laisse passer l'eau. Il nous livre à peine un
13 tombereau de mots du reste admirables. Nicolas Bouvier, qui n'utilise presque pas de mots, nous
14 plonge dans de superbes étrangetés. Stevenson, qui n'était pas la moitié d'un voyageur a écrit des
15 textes théoriques lumineux contre les descriptions. Voilà la difficulté : enfermer le voyage dans des
16 mots, sans pourtant réduire le mystère du pays visité.

17 La deuxième règle est la lenteur et l'égarément. Rien n'est plus hostile au voyage que l'avion. Cet
18 engin déteste la patience des choses. Le train même est un peu précipité, haletant, nerveux. Et comme
19 on n'a pas toujours une pirogue ou un cheval sous la main, il faut ruser de manière à soumettre son
20 déplacement à la lente et capricieuse horloge du monde. C'est ici que l'égarément joue son petit rôle.
21 On peut faire l'effort de s'embrouiller dans les routes et de voyager comme un éberlué. Un bon truc
22 est de se tromper de gare, mais sans le faire exprès bien entendu. J'ai réussi ce « coup du roi » une fois,
23 ayant confondu Salzbourg avec une cité sise à dix kilomètres de Salzbourg. À cette époque, je lisais
24 encore les guides et j'ai visité cette petite ville, c'était le soir, en me fiant à une notice touristique sur
25 Salzbourg : un enchantement ! Rien ne correspondait à la description. Une Salzbourg imaginaire,
26 rabougrie et comme fracassée par la nuit, plus belle qu'un désordre, s'était substituée en catimini à la
27 vraie Salzbourg.

28 En 856, les Vikings du chef danois Bjorn Jarisida sont en Italie. Ils se mettent en tête de piller
29 Rome. Ils se trompent et confondent Rome avec une petite bourgade voisine, Luna. Ils pillent Luna.
30 Jolie prouesse : ils prennent une étable pour un Colisée, une placette pour un Forum et un tas de
31 fumier pour une roche tarpéienne, voilà de grands voyageurs !

32 Quand on échoue à se tromper de train ou de capitale, du moins doit-on avoir la prudence de ne
33 pas chercher à comprendre le pays où l'on arrive : je ne vais pas dans un pays pour le connaître mais
34 pour l'ignorer un peu mieux, non pour le trouver mais pour le perdre, et me perdre en prime.

35 Ne pas négliger enfin les ressources de l'un des ingrédients essentiels du voyage : l'ennui. Et Dieu
36 sait s'il arrive que l'on s'ennuie en voyage. Je me souviens de soirées terrifiantes dans des petites villes
37 du Congo alors belge ou du Nordeste brésilien. Un autocar vous dépose après une journée de cahots,
38 de paysages idiots et de bruits de ferraille. À toute allure, on entreprend de s'ennuyer. Un bon ennui
39 est celui du petit hôtel dans lequel on est tombé, avec des ampoules électriques jaunâtres, un lit
40 misérable. On se sent seul comme un ver, triste, absurde et « mon Dieu, qu'est-ce que je suis venu
41 foutre dans ce coin où il n'y a strictement rien à voir, où je ne connais âme qui vive, où les silhouettes
42 qui passent dans la rue sont celles de la routine, de l'ordinaire ». Si l'on s'y prend bien, cet ennui-là
43 peut mettre à feu de beaux délires exotiques. On ne sent rien, on ne voit rien, on ne comprend rien.
44 On est seulement loin, loin de tout, loin de chez soi, loin des circuits, loin même de la petite ville
45 endormie où l'on tue le temps, où le temps vous tue. C'est le sommet de l'exotisme. Les mots affluent
46 et ces mots fascinent car ils n'ont rien à dire, rien à décrire, rien à éprouver, rien à sentir. On réside au
47 milieu du vide avec des mots autour de soi. L'ennui, quand il est porté à incandescence, vous ouvre les
48 portes d'or, de corne et de bronze des énigmes du monde. « Pour pouvoir supporter sa vie, dit
49 Nabokov, un homme a besoin de connaître des moments de vacuité absolue. »

² LAPOUGE (G.), "Les timbres-poste de l'exotisme", dans *Pour une littérature voyageuse*, Éditions Complexe, 1992, pp.114-117.

1 **François de Closets, « Le bonheur d'apprendre » (1996)³**

2 APPRENDRE, c'est un effort. Aucune machine, aucune recette, aucune pilule ne peut le faire à
3 notre place. Au jeu de l'apprentissage, il faut toujours payer de sa personne. Ce qui est donné
4 instantanément, qui ne requiert aucun entraînement, aucune recherche, aucune étude, n'apporte rien.
5 Des maîtres peuvent nous guider, des méthodes nous aider, des machines nous assister, des
6 professeurs nous instruire, mais il nous faudra toujours parcourir le chemin si nous voulons arriver
7 au but.

8 APPRENDRE, c'est un enrichissement. Non pas de l'avoir, mais de l'être. Jouer d'un instrument,
9 pratiquer un sport, maîtriser une langue, comprendre une philosophie, connaître un pays ou cultiver
10 les roses de son jardin, peu importe le hobby ; dès lors que nous le pratiquons avec constance et
11 passion, c'est notre personne qui prend de la valeur, pas notre patrimoine. Et ce profit-là, nul impôt,
12 nulle dévaluation ne nous le reprendra.

13 APPRENDRE, c'est une aventure. Certainement pas un voyage organisé dont les étapes et le point
14 d'arrivée sont annoncés sur le programme des agences. Impossible de prévoir les plaisirs, les émotions,
15 les étonnements et, pourquoi pas, les répulsions. Il faut prendre ses risques et ne pas lâcher à la
16 première difficulté. La montagne est toujours la même quand on la découvre depuis le belvédère où
17 s'arrêtent les cars de touristes le temps d'une photo, elle ne sera jamais pareille pour ceux qui tenteront
18 de l'escalader à pied. Pour les uns, ce sera une image ; pour les autres, une histoire.

19 APPRENDRE, c'est une initiation. L'apprenti s'engage sur une route tracée par d'autres : en
20 mettant ses pas dans les leurs, il rejoint leur communauté. Celle des astronomes amateurs ou des
21 chercheurs de fossiles, des fous d'opéra ou des accros d'Internet, des passionnés d'histoire ou des
22 peintres du dimanche, celle d'autres hommes qui partageront la même passion. Toute culture nous fait
23 pénétrer dans un savoir constitué, un art élaboré. Apprendre, c'est toujours s'approprier une parcelle
24 d'un patrimoine immense, celui de l'humanité.

25 APPRENDRE, c'est un plaisir. Dans nos souvenirs scolaires, le bonheur est associé à la réussite,
26 pas au travail. Nous nous sommes embêtés pendant des années et puis, un jour, nous avons sauté de
27 joie en découvrant notre nom sur une liste de reçus. En l'absence de cette gratification, nos efforts
28 n'auraient eu aucun sens ; ne nous auraient procuré aucune satisfaction. A ce jeu, nous avons oublié
29 que le plaisir de découvrir existe en soi et pour soi, qu'il ne dépend pas de sa rémunération. Certes,
30 l'apprentissage comporte des étapes fastidieuses, répétitives, harassantes. Il faut faire des gammes
31 pour assouplir son corps et son esprit, et le noviciat n'est guère gratifiant. Il vaut mieux le savoir.
32 Mais quel bonheur à chaque progrès ! Un bonheur ignoré de ceux qui, rebutés par les premières
33 difficultés, ont préféré le plaisir clé en main des services gadgétisés.

34 APPRENDRE, c'est beaucoup plus qu'apprendre. Car cette initiation n'est pas un cul-de-sac, elle
35 nous conduit à un point de départ. Une fois maître de son art, qu'il s'agisse d'informatique ou de
36 musique, de yoga ou d'équitation, de philosophie ou de mécanique, chacun en use à sa façon.
37 L'apprentissage ouvre une infinité de voies, peut-être inexplorées. On n'apprend jamais que pour la
38 suite.

39 APPRENDRE, c'est un art de vivre. L'art d'entretenir dans son âge adulte ce feu que Montaigne
40 voulait allumer chez l'enfant. Voilà qu'on nous propose chauffage et climatisation, pelisses et palais,
41 lampes et fluos pour nous baigner de lumière et nous tenir au chaud. C'est fort bien, je n'aime pas les
42 engelures. Mais ce confort-là ne réchauffe pas le cœur. Seule la flamme vive d'une attente aux aguets,
43 d'une rencontre inespérée, d'une envie renaissante, d'une quête sereine et déraisonnable, nous tient
44 éveillés dans ce monde hypnotique. C'est elle qui, face aux plaisirs mercantiles, nous garde à la bonne
45 distance : non pas celle qui nous inflige la pénitence, mais celle, au contraire, qui nous procure la vraie
46 jouissance. Lorsqu'on porte en soi ses propres passions, on ne se laisse plus abuser par les réclames
47 tapageuses, on attend du progrès ce qu'il peut nous donner : des commodités et rien de plus.

³ DE CLOSETS (F.), *Le bonheur d'apprendre*, Éditions du Seuil, 1996, pp.342-344.

1 **Victor Hugo, « L'art et la science » (1864)⁴**

2 Force gens, de nos jours, volontiers agents de change et souvent notaires, disent et répètent : La
3 poésie s'en va. C'est à peu près comme si l'on disait : Il n'y a plus de roses, le printemps a rendu l'âme,
4 le soleil a perdu l'habitude de se lever, parcourez tous les prés de la terre, vous n'y trouverez pas un
5 papillon, il n'y a plus de clair de lune et le rossignol ne chante plus, le lion ne rugit plus, l'aigle ne
6 plane plus, les Alpes et les Pyrénées s'en sont allées, il n'y a plus de belles jeunes filles et de beaux
7 jeunes hommes, personne ne songe plus aux tombes, la mère n'aime plus son enfant, le ciel est éteint,
8 le cœur humain est mort.

9 S'il était permis de mêler le contingent à l'éternel, ce serait plutôt le contraire qui serait vrai. Jamais
10 les facultés de l'âme humaine, fouillée et enrichie par le creusement mystérieux des révolutions, n'ont
11 été plus profondes et plus hautes.

12 Et attendez un peu de temps, laissez se réaliser cette imminence du salut social, l'enseignement
13 gratuit et obligatoire, que faut-il ? un quart de siècle, et représentez-vous l'incalculable somme de
14 développement intellectuel que contient ce seul mot : tout le monde sait lire ! La multiplication des
15 lecteurs, c'est la multiplication des pains. Le jour où le Christ a créé ce symbole, il a entrevu
16 l'imprimerie. Son miracle, c'est ce prodige. Voici un livre. J'en nourrirai cinq mille âmes, cent mille
17 âmes, un million d'âmes, toute l'humanité. Dans Christ faisant éclore les pains, il y a Gutenberg faisant
18 éclore les livres. Un semeur annonce l'autre.

19 Qu'est-ce que le genre humain depuis l'origine des siècles ? C'est un liseur. Il a longtemps épelé, il
20 épelle encore ; bientôt il lira.

21 Cet enfant de six mille ans a été d'abord à l'école. Où ? Dans la nature. Au commencement, n'ayant
22 pas d'autre livre, il a épelé l'univers. Il a eu l'enseignement primaire des nuées, du firmament, des
23 météores, des fleurs, des bêtes, des forêts, des saisons, des phénomènes. Le pêcheur d'Ionie étudie la
24 vague, le pâtre de Chaldée épelle l'étoile. Puis sont venus les premiers livres ; sublime progrès. Le livre
25 est plus vaste encore que ce spectacle, le monde ; car au fait il ajoute l'idée. Si quelque chose est plus
26 grand que Dieu vu dans le soleil, c'est Dieu vu dans Homère.

27 L'univers sans le livre, c'est la science qui s'ébauche ; l'univers avec le livre, c'est l'idéal qui apparaît.
28 Aussi, modification immédiate dans le phénomène humain. Où il n'y avait que la force, la puissance se
29 révèle. L'idéal appliqué aux faits réels, c'est la civilisation. La poésie écrite et chantée commence son
30 œuvre, déduction magnifique et efficace de la poésie vue. Chose frappante à énoncer, la science rêvait,
31 la poésie agit. Avec un bruit de lyre, le penseur chasse la férocité.

32 Nous reviendrons plus tard sur cette puissance du livre, n'y insistons pas en ce moment ; elle éclate.
33 Or beaucoup d'écrivains, peu de lisants : tel était le monde jusqu'à ce jour. Ceci va changer.
34 L'enseignement obligatoire, c'est pour la lumière une recrue d'âmes. Désormais tous les progrès se
35 feront dans l'humanité par le grossissement de la région lettrée. Le diamètre du bien idéal et moral
36 correspond toujours à l'ouverture des intelligences. Tant vaut le cerveau, tant vaut le cœur.

37 Le livre est l'outil de cette transformation. Une alimentation de lumière, voilà ce qu'il faut à
38 l'humanité. La lecture, c'est la nourriture. De là l'importance de l'école, partout adéquate à la
39 civilisation. Le genre humain va enfin ouvrir le livre tout grand. L'immense Bible humaine, composée
40 de tous les prophètes, de tous les poètes, de tous les philosophes, va resplendir et flamboyer sous le
41 foyer de cette énorme lentille lumineuse, l'enseignement obligatoire.

42 L'humanité lisant, c'est l'humanité sachant.

43 Quelle niaiserie donc que celle-ci : la poésie s'en va ! on pourrait crier : elle arrive !

⁴ HUGO (V.), *William Shakespeare* (Édition augmentée), Première partie : livre III: L'art et la science, Édition Arvensa, 1864, pp. 77-79.

1 **Michel Leiris, « Fécondité des contacts » (1951)⁵**

2 Bien qu'aucune culture ne soit absolument figée, il faut admettre que, là où se rencontre une forte
3 densité de population, les conditions sont meilleures pour que la culture du groupe en question reçoive
4 de nouveaux développements. La multiplicité des contacts entre individus différents est, pour chacun,
5 une cause de vie intellectuelle plus intense.

6 De même, moins un peuple sera isolé et plus il aura d'ouvertures sur l'extérieur et d'occasions de
7 contact avec d'autres peuples [...], plus la culture de ce peuple aura de chances d'évoluer, s'enrichissant
8 aussi bien par des emprunts directs qu'en raison d'une diversité plus grande d'expériences pour ses
9 représentants et de la nécessité dans laquelle ils se trouvent de répondre à des situations inédites.

10 Un bon exemple de stagnation culturelle causée par l'isolement est celui qu'offrent les Tasmaniens,
11 qui, coupés du reste de l'humanité par la situation de leur île, en étaient encore du point de vue
12 technique au niveau du paléolithique moyen lorsque les Anglais s'établirent chez eux au début du
13 siècle dernier ; les Tasmaniens, il est vrai, furent loin de bénéficier de cette rupture de leur isolement
14 car ils ont aujourd'hui totalement disparu, décimés peu à peu dans leurs luttes contre les colons. On
15 doit en conclure que si le contact même guerrier est, en principe, un facteur d'évolution culturelle, il
16 est indispensable, pour qu'un tel contact soit fructueux, qu'il se produise entre peuples situés à des
17 niveaux techniques qui ne soient pas trop différents (pour ne pas aboutir à l'extermination pure et
18 simple d'un des deux partenaires ou à sa réduction en un état tel que l'esclavage, qui entraîne la
19 pulvérisation de la culture traditionnelle) ; indispensable également que les moyens techniques mis en
20 œuvre n'aient pas atteint un degré d'efficacité suffisant — comme c'est le cas, malheureusement, des
21 grandes nations de notre monde moderne — pour que la adversaires ne sortent de leur conflit que
22 ruinés, sinon détruits, les uns comme les autres.

23 Contacts entre individus et entre peuples, emprunts, utilisation d'éléments préexistants pour des
24 combinaisons neuves, découvertes de situations et de choses ignorées apparaissent donc comme les
25 moyens par lesquels, de l'intérieur ou de l'extérieur, une culture se transforme. Si grand est le rôle des
26 emprunts (qui représentent une économie en ce sens qu'ils évitent à une société d'avoir à parcourir par
27 elle-même toutes les étapes menant à l'invention qu'elle emprunte) qu'on peut dire des cultures —
28 comme il a été établi pour les races — qu'elles ne sont jamais « pures » et qu'il n'en est pas une qui,
29 dans son état actuel, ne résulte de la coopération de peuples différents. Cette civilisation dont les
30 Occidentaux sont si fiers s'est édifiée grâce à de multiples apports dont beaucoup viennent de non-
31 Européens : l'alphabet, par exemple, transmis d'abord aux Phéniciens par les groupes sémitiques
32 voisins de la péninsule du Sinaï, est passé ensuite aux Grecs et aux Romains, puis s'est diffusé dans les
33 parties plus septentrionales de l'Europe ; le système que nous employons pour la notation des nombres
34 est d'origine arabe, de même que l'algèbre, et, d'autre part, savants et philosophes arabes ont joué un
35 rôle important dans les diverses « renaissances » dont l'Europe médiévale a été le théâtre ; les premiers
36 astronomes apparaissent en Chaldée et c'est dans l'Inde ou le Turkestan qu'est inventé l'acier ; le café
37 est d'origine éthiopienne ; le thé, la porcelaine, la poudre à canon, la soie, le riz, la boussole nous
38 viennent des Chinois, qui, d'autre part, connurent l'imprimerie bien avant Gutenberg et surent, très
39 tôt, fabriquer du papier ; maïs, tabac, pomme de terre, quinquina, coca, vanille, cacao sont dus aux
40 Indiens d'Amérique ; l'Égypte antique a fortement influencé la Grèce et, si le fameux « miracle grec »
41 s'est produit, c'est très précisément parce que la Grèce a été un carrefour où se sont rencontrés maints
42 peuples et cultures différents.

⁵ LEIRIS (M.), *Race et civilisation. La question raciale devant la science moderne*, Paris, UNESCO, 1951, pp.29-32.

1 **Jean-Jacques Rousseau, « Des voyages » (1762)⁶**

2 On demande s'il est bon que les jeunes gens voyagent, et l'on dispute beaucoup là-dessus. Si l'on
3 proposait autrement la question, et qu'on demandât s'il est bon que les hommes aient voyagé, peut-
4 être ne discuterait-on pas tant.

5 L'abus des livres tue la science. Croyant savoir ce qu'on a lu, on se croit dispensé de l'apprendre.
6 Trop de lecture ne sert qu'à faire des présomptueux ignorants. De tous les siècles de littérature, il n'y
7 en a point où l'on lût tant que dans celui-ci, et point où l'on fût moins savant: de tous les pays de
8 l'Europe, il n'y en a point où l'on imprime tant d'histoires, de relations de voyages qu'en France, et
9 point où l'on connaisse moins le génie et les mœurs des autres nations! Tant de livres nous font
10 négliger le livre du monde; ou, si nous y lisons encore, chacun s'en tient à son feuillet. Quand le mot
11 Peut-on être persan? me serait inconnu, je devinerais, à l'entendre dire, qu'il vient du pays où les
12 préjugés nationaux sont le plus en règne, et du sexe qui les propage le plus.

13 Un Parisien croit connaître les hommes, et ne connaît que les Français: dans sa ville, toujours pleine
14 d'étrangers, il regarde chaque étranger comme un phénomène extraordinaire qui n'a rien d'égal dans
15 le reste de l'univers. Il faut avoir vu de près les bourgeois de cette grande ville, il faut avoir vécu chez
16 eux, pour croire qu'avec tant d'esprit on puisse être aussi stupide. Ce qu'il y a de bizarre est que chacun
17 d'eux a lu dix fois peut-être la description du pays dont un habitant va si fort l'émerveiller.

18 C'est trop d'avoir à percer à la fois les préjugés des auteurs et les nôtres pour arriver à la vérité. J'ai
19 passé ma vie à lire des relations de voyages, et je n'en ai jamais trouvé deux qui m'aient donné la même
20 idée du même peuple. En comparant le peu que je pouvais observer avec ce que j'avais lu, j'ai fini par
21 laisser là les voyageurs, et regretter le temps que j'avais donné pour m'instruire à leur lecture, bien
22 convaincu qu'en fait d'observations de toute espèce il ne faut pas lire, il faut voir. Cela serait vrai dans
23 cette occasion, quand tous les voyageurs seraient sincères, qu'ils ne diraient que ce qu'ils ont vu ou ce
24 qu'ils croient, et qu'ils ne déguiseraient la vérité que par les fausses couleurs qu'elle prend à leurs yeux.
25 Que doit-ce être quand il la faut démêler encore à travers leurs mensonges et leur mauvaise foi!

26 Laissons donc la ressource des livres qu'on nous vante à ceux qui sont faits pour s'en contenter.
27 Elle est bonne, ainsi que l'art de Raymond Lulle, pour apprendre à babiller de ce qu'on ne sait point.
28 Elle est bonne pour dresser des Platons de quinze ans à philosopher dans des cercles, et à instruire
29 une compagnie des usages de l'Égypte et des Indes, sur la foi de Paul Lucas ou de Tavernier.

30 Je tiens pour maxime incontestable que quiconque n'a vu qu'un peuple, au lieu de connaître les
31 hommes, ne connaît que les gens avec lesquels il a vécu. Voici donc encore une autre manière de poser
32 la même question des voyages: suffit-il qu'un homme bien élevé ne connaisse que ses compatriotes, ou
33 s'il lui importe de connaître les hommes en général? Il ne reste plus ici ni dispute ni doute. Voyez
34 combien la solution d'une question difficile dépend quelquefois de la manière de la poser.

35 Mais, pour étudier les hommes, faut-il parcourir la terre entière? Faut-il aller au Japon observer
36 les Européens? Pour connaître l'espèce, faut-il connaître tous les individus? Non; il y a des hommes
37 qui se ressemblent si fort, que ce n'est pas la peine de les étudier séparément. Qui a vu dix Français
38 les a tous vus. Quoiqu'on n'en puisse pas dire autant des Anglais et de quelques autres peuples, il est
39 pourtant certain que chaque nation a son caractère propre et spécifique, qui se tire par induction, non
40 de l'observation d'un seul de ses membres, mais de plusieurs.

41 Celui qui a comparé dix peuples connaît les hommes, comme celui qui a vu dix Français connaît les
42 Français.

⁶ ROUSSEAU (J.-J.), *Émile ou de l'éducation*, Librairie de Firmin Didot Frères, Paris, 1844, pp. 560-562.

1 **Gustave Eiffel, « Réponse au Manifeste contre la Tour » (1887)⁷**

2 Quels sont les motifs que donnent les artistes pour protester contre l'érection de la tour ? Qu'elle est
3 inutile et monstrueuse ! Nous parlerons de l'inutilité tout à l'heure. Ne nous occupons pour le moment
4 que du mérite esthétique sur lequel les artistes sont plus particulièrement compétents.

5 Je vous dirai toute ma pensée et toutes mes espérances. Je crois, pour ma part, que la tour aura sa
6 beauté propre. Parce que nous sommes des ingénieurs, croit-on donc que la beauté ne nous préoccupe pas
7 dans nos constructions et qu'en même temps que nous faisons solide et durable nous ne nous efforçons
8 pas de faire élégant ? Est-ce que les véritables conditions de la force ne sont pas toujours conformes aux
9 conditions secrètes de l'harmonie ? Le premier principe de l'esthétique architecturale est que les lignes
10 essentielles d'un monument soient déterminées par la parfaite appropriation à sa destination. Or, de quelle
11 condition ai-je eu, avant tout, à tenir compte dans la tour ? De la résistance au vent. Eh bien ! je prétends
12 que les courbes des quatre arêtes du monument telles que le calcul les a fournies, qui, partant d'un énorme
13 et inusité empatement à la base, vont en s'effilant jusqu'au sommet, donneront une grande impression
14 de force et de beauté ; car elles traduiront aux yeux la hardiesse de la conception dans son ensemble, de
15 même que les nombreux vides ménagés dans les éléments mêmes de la construction accuseront fortement
16 le constant souci de ne pas livrer inutilement aux violences des ouragans des surfaces dangereuses pour
17 la stabilité de l'édifice.

18 Il y a du reste dans le colossal une attraction, un charme propre auxquels les théories d'art ordinaires
19 ne sont guère applicables. Soutiendra-t-on que c'est par leur valeur artistique que les pyramides ont si
20 fortement frappé l'imagination des hommes ? Qu'est-ce autre chose, après tout, que des monticules
21 artificiels ? Et pourtant quel est le visiteur qui reste en froid en leur présence ? Qui n'en est pas revenu
22 rempli d'une irrésistible admiration ? Et où est la source de cette admiration, sinon dans l'immensité de
23 l'effort et dans la grandeur du résultat ?

24 La tour sera le plus haut édifice qu'aient jamais élevé les hommes. Ne sera-t-elle donc pas grandiose
25 aussi à sa façon ? Et pourquoi ce qui est admirable en Égypte deviendrait-il hideux et ridicule à Paris ?
26 Je cherche et j'avoue que je ne trouve pas.

27 La protestation dit que la tour va écraser de sa grosse masse barbare Notre-Dame, la Sainte-Chapelle,
28 la tour Saint-Jacques, le Louvre, le dôme des Invalides, l'Arc de triomphe, tous nos monuments. Que de
29 choses à la fois ! Cela fait sourire, vraiment. Quand on veut admirer Notre-Dame, on va la voir du parvis.
30 En quoi du Champ-de-Mars la tour gênera-t-elle le curieux placé sur le parvis Notre-Dame, qui ne la
31 verra pas ? C'est d'ailleurs une des idées les plus fausses, quoique des plus répandues, même parmi les
32 artistes, que celle qui consiste à croire qu'un édifice élevé écrase les constructions environnantes.
33 Regardez si l'Opéra ne paraît pas plus écrasé par les maisons du voisinage qu'il ne les écrase lui-même.
34 [...] En conséquence, il est tout à fait illusoire que la tour puisse porter préjudice aux autres monuments
35 de Paris ; ce sont là des mots.

36 Reste la question d'utilité. Ici, puisque nous quittons le domaine artistique, il me sera bien permis
37 d'opposer à l'opinion des artistes celle du public.

38 Je ne crois point faire preuve de vanité en disant que jamais projet n'a été plus populaire ; j'ai tous les
39 jours la preuve qu'il n'y a pas dans Paris de gens, si humbles qu'ils soient, qui ne le connaissent et ne s'y
40 intéressent. À l'étranger même, quand il m'arrive de voyager, je suis étonné du retentissement qu'il a eu.

41 Quant aux savants, les vrais juges de la question d'utilité, je puis dire qu'ils sont unanimes.

42 Non seulement la tour promet d'intéressantes observations pour l'astronomie, la météorologie et la
43 physique, non seulement elle permettra en temps de guerre de tenir Paris constamment relié au reste de
44 la France, mais elle sera en même temps la preuve éclatante des progrès réalisés en ce siècle par l'art des
45 ingénieurs.

46 C'est seulement à notre époque, en ces dernières années, que l'on pouvait dresser des calculs assez sûrs
47 et travailler le fer avec assez de précision pour songer à une aussi gigantesque entreprise.

48 N'est-ce rien pour la gloire de Paris que ce résumé de la science contemporaine soit érigé dans ses
49 murs ?

⁷ EIFFEL (G.), *La Tour Eiffel en 1900*, BnF collection ebooks, 7 mars 2016.

1 **Georges Pérec, *Les Choses* (1965)⁸**

2 *Dans les années 60, Jérôme et Sylvie s'interrogent sur les conditions de leur réussite sociale.*

3 Ils étaient stupides – combien de fois se répétèrent-ils qu'ils étaient stupides, qu'ils avaient tort, qu'ils
4 n'avaient, en tout cas, pas plus raison que les autres, ceux qui s'acharnent, ceux qui grimpent – mais ils
5 aimaient leurs longues journées d'inaction, leurs réveils paresseux, leurs matinées au lit, avec un tas de
6 romans policiers et de science-fiction à côté d'eux, leurs promenades dans la nuit, le long des quais, et le
7 sentiment presque exaltant de liberté qu'ils ressentaient certains jours, le sentiment de vacances qui les
8 prenait chaque fois qu'ils revenaient d'une enquête en province.

9 Ils savaient, bien sûr, que tout cela était faux, que leur liberté n'était qu'un leurre. Leur vie était plus
10 marquée par leurs recherches presque affolées de travail, lorsque, cela était fréquent, une des agences qui
11 les employait faisait faillite ou s'absorbait dans une autre plus grande, par leurs fins de semaine où les
12 cigarettes étaient comptées, par le temps qu'ils perdaient, certains jours, à se faire inviter à dîner.

13 Ils étaient au cœur de la situation la plus banale, la plus bête du monde. Mais ils avaient beau savoir
14 qu'elle était banale et bête, ils y étaient cependant ; l'opposition entre le travail et la liberté ne constituait
15 plus, depuis belle lurette, s'étaient-ils laissé dire, un concept rigoureux ; mais c'est pourtant ce qui les
16 déterminait d'abord.

17 Les gens qui choisissent de gagner d'abord de l'argent, ceux qui réservent pour plus tard, pour quand
18 ils seront riches, leurs vrais projets, n'ont pas forcément tort. Ceux qui ne veulent que vivre, et qui
19 appellent vie la liberté la plus grande, la seule poursuite du bonheur, l'exclusif assouvissement de leurs
20 désirs ou de leurs instincts, l'usage immédiat des richesses illimitées du monde – Jérôme et Sylvie avaient
21 fait leur ce vaste programme –, ceux-là seront toujours malheureux. Il est vrai, reconnaissent-ils, qu'il
22 existe des individus pour lesquels ce genre de dilemme ne se pose pas, ou se pose à peine, qu'ils soient
23 trop pauvres et n'aient pas encore d'autres exigences que celles de manger un peu mieux, d'être un peu
24 mieux logés, de travailler un peu moins, ou qu'ils soient trop riches, au départ, pour comprendre la portée,
25 ou même la signification d'une telle distinction. Mais de nos jours et sous nos climats, de plus en plus de
26 gens ne sont trop riches ni pauvres : ils rêvent de richesse et pourraient s'enrichir : c'est ici que leurs
27 malheurs commencent.

28 Un jeune homme théorique qui fait quelques études, puis accomplit dans l'honneur ses obligations
29 militaires, se retrouve vers vingt-cinq ans nu comme au premier jour, bien que déjà virtuellement
30 possesseur, de par son savoir même, de plus d'argent qu'il n'a jamais pu en souhaiter. C'est-à-dire qu'il
31 sait avec certitude qu'un jour viendra où il aura son appartement, sa maison de campagne, sa voiture, sa
32 chaîne haute-fidélité. Il se trouve pourtant que ces exaltantes promesses se font toujours fâcheusement
33 attendre : elles appartiennent, de par leur être même, à un processus dont relèvent également si l'on veut
34 bien y réfléchir, le mariage, la naissance des enfants, l'évolution des valeurs morales, des attitudes sociales
35 et des comportements humains. En un mot, le jeune homme devra s'installer, et cela lui prendra bien
36 quinze ans.

37 Une telle perspective n'est pas réconfortante. Nul ne s'y engage sans pester. Eh quoi, se dit le jeune
38 émoulu, vais-je devoir passer mes jours derrière ces bureaux vitrés au lieu de m'aller promener dans les
39 prés fleuris, vais-je me surprendre plein d'espoir les veilles de promotions, vais-je supputer, vais-je
40 intriguer, vais-je mordre mon frein, moi qui rêvais de poésie, de trains de nuit, de sables chauds ? Et,
41 croyant se consoler, il tombe dans les pièges des ventes à tempérament. Lors, il est pris, et bien pris : il
42 ne lui reste plus qu'à s'armer de patience. Hélas. quand il est au bout de ses peines, le jeune homme n'est
43 plus si jeune, et, comble de malheur, il pourra même lui apparaître que sa vie est derrière lui, qu'elle n'était
44 que son effort, et non son but et, même s'il est trop sage, trop prudent – car sa lente ascension lui aura
45 donné une saine expérience – pour oser se tenir de tels propos, il n'en demeurera pas moins vrai qu'il sera
46 âgé de quarante ans, et que l'aménagement de ses résidences principale et secondaire, et l'éducation de
47 ses enfants auront suffi à remplir les maigres heures qu'il n'aura pas consacrées à son labeur. . .

⁸ PEREC (G.), *Les choses. Une histoire des années soixante*, Appleton-Century-Crofts, 1969, pp.44-46.

1 **Hervé Bazin, « Voilà qu'il faut passer le suprême examen » (1977)⁹**

2 On peut tout résumer d'un cri : *Mais enfin que se passe-t-il ?*

3 Si nous pouvions en effet pour quelques heures réveiller un de nos vieux bienfaiteurs, le bon Sully par
4 exemple, si nous lui révélions ce dont nous sommes capables aujourd'hui, si nous lui disions que nous
5 avons assuré aux hommes une santé, une longévité, un niveau de vie, un confort, des distractions, des
6 voyages inimaginables en son temps, que l'agriculture et l'industrie, la connaissance et les
7 communications ont fait depuis sa mort plus de progrès que dans les trois précédents millénaires, que
8 nous sommes désormais pourvus de sens artificiels qui nous permettent de voir, d'entendre, de parler à
9 distance, de machines si puissantes qu'elles rendent ridicule toute force musculaire ou si rapides que sur
10 terre, sur mer, dans l'air ou dans l'espace nous avons multiplié par mille nos pauvres moyens de bipèdes,
11 il s'écrierait sans doute :

12 — Mais alors vous voilà retournés au Paradis terrestre !

13 Et nous serions aussitôt rouges de confusion. Car si de notre savoir, de notre pouvoir nous avons le
14 droit de tirer fierté, l'usage que nous en avons fait n'en inspire plus aucune. Car il faudrait répondre :
15 Hélas ! Monseigneur. Bien au contraire, la société, la religion, l'économie, la famille, la condition de la
16 femme et de la jeunesse, l'art, la littérature, tout fait question. De ce côté-ci du globe la civilisation,
17 abondamment pourvue, se déteste. Jamais ses membres n'ont été moins solidaires ni plus ingrats.
18 Méprisant ce qu'ils reçoivent au nom de ce qu'ils réclament, jamais ils n'ont été si favorisés pour se sentir
19 en même temps si frustrés. Et il faut avouer qu'une série de guerres inexpiables, des menaces plus terribles
20 encore, un pillage, un gaspillage éhonté de la nature, un décalage effrayant entre la mince autorité de la
21 morale et l'empire exorbitant de la technique, l'exemple permanent de l'impéritie, de la rapacité, alternant
22 chez tant de responsables avec l'arriération ou la mégalomanie, n'expliquent que trop bien cette mauvaise
23 conscience. Entre ce qu'il faut admirer et ce qu'il faut déplorer chez l'homme, *terriblement inférieur à ses*
24 *œuvres*, la balance semble fléchir du mauvais côté. Ce génial inventeur, *rerum novarum cupidus*, est un
25 exécrationnel gérant.

26 Oui, nous combattons mieux la mort, mais nous ne maîtrisons plus la vie, dont nous jouissons plus
27 longtemps au sein de l'envie, de la colère, de l'insécurité qu'engendre le surnombre. Pour notre protection,
28 nous fabriquons ce qui peut assurer notre destruction. Pour notre gavage nous surproduisons des denrées
29 que nous préférons détruire plutôt que de les distribuer aux affamés. Nous trouvons normal qu'un quart
30 de l'humanité dépense les trois quarts de ses ressources et soit en fait seul à bénéficier des droits
31 fondamentaux hypocritement reconnus à tous les hommes : droits au pain, au toit, au vêtement, aux soins,
32 qu'accompagnent – encore moins assurés – les droits à l'égalité, à la liberté, à l'éducation, à la culture, à
33 la justice, à la paix. Nous sommes si proches de la folie pure qu'avec les milliards dépensés au Vietnam
34 nous aurions pu, au lieu de la ravager, faire de la péninsule indochinoise un pays de cocagne. Idem, pour
35 le Moyen-Orient. Et ce n'est pas le plus effrayant ! Nous nous précipitons, les yeux bandés, vers des
36 catastrophes planétaires prévues par les experts et qui cette fois ne mettent plus en cause la survie de
37 quelques milliers ou quelques millions d'individus, mais celle de l'espèce tout entière. La réussite humaine
38 est en train de se retourner contre elle-même. Notre incroyable évolution vers l'intelligence pourrait,
39 grâce à elle (ou plutôt faute d'un surcroît de raison) aboutir à notre mort dans l'enfer atomique ou à
40 quelque autre fin, moins spectaculaire, mais non moins radicale, par l'empoisonnement, l'asphyxie, la
41 famine.

42 « Beau bilan ! bougonnerait l'auteur de *L'Économie royale* avant de se recoucher, déçu, dans sa tombe.
43 Et que faites-vous pour éviter le pire ? »

44 Nous en parlons beaucoup, Monseigneur ! Nous tenons des congrès, nous écrivons des livres, auxquels
45 les foules, avant tout soucieuses d'être rassurées, prêtent peu d'attention. Au moins sommes-nous
46 quelques-uns à connaître, sinon à combattre, notre mal, rançon même de notre succès.

⁹ BAZIN (H.), *Ce que je crois*, Éditions Grasset & Fasquelle, 1977.

1 **Amin Maalouf, *Les identités meurtrières* (1998)¹⁰**

2 Depuis que j'ai quitté le Liban en 1976 pour m'installer en France, que de fois m'a-t-on demandé, avec les
3 meilleures intentions du monde, si je me sentais « plutôt français » ou « plutôt libanais ». Je réponds
4 invariablement : « L'un et l'autre ! » Non par quelque souci d'équilibre ou d'équité, mais parce qu'en répondant
5 différemment, je mentirais. Ce qui fait que je suis moi-même et pas un autre, c'est que je suis ainsi à la lisière
6 de deux pays, de deux ou trois langues, de plusieurs traditions culturelles. C'est précisément cela qui définit
7 mon identité. Serai-je plus authentique si je m'amputais une partie de moi-même ? [...]

8 Cette interrogation insistante m'a longtemps fait sourire. Aujourd'hui, je n'en souris plus. C'est qu'elle me
9 semble révélatrice d'une vision des hommes fort répandue et, à mes yeux, dangereuse. Lorsqu'on me demande
10 ce que je suis, « au fin fond de moi-même », cela suppose qu'il y a, « au fin fond » de chacun, une seule
11 appartenance qui compte, sa « vérité profonde » en quelque sorte, son « essence », déterminée une fois pour
12 toutes à la naissance et qui ne changera plus; comme si le reste, tout le reste – sa trajectoire d'homme libre,
13 ses convictions acquises, ses préférences, sa sensibilité propre, ses affinités, sa vie, en somme –, ne comptait
14 pour rien. Et lorsqu'on incite nos contemporains à « affirmer leur identité » comme on le fait si souvent
15 aujourd'hui, ce qu'on leur dit par là c'est qu'ils doivent retrouver au fond d'eux-mêmes cette prétendue
16 appartenance fondamentale, qui est souvent religieuse ou nationale ou raciale ou ethnique, et la brandir
17 fièrement à la face des autres.

18 Quiconque revendique une identité plus complexe se retrouve marginalisé. Un jeune homme né en France
19 de parents algériens porte en lui deux appartenances évidentes, et devrait être en mesure de les assumer l'une
20 et l'autre. J'ai dit deux, pour la clarté du propos, mais les composantes de sa personnalité sont bien plus
21 nombreuses. Qu'il s'agisse de la langue, des croyances, du mode de vie, des relations familiales, des goûts
22 artistiques ou culinaires, les influences françaises, européennes, occidentales se mêlent en lui à des influences
23 arabes, berbères, africaines, musulmanes... Une expérience enrichissante et féconde si ce jeune homme se sent
24 libre de la vivre pleinement, s'il se sent encouragé à assumer toute sa diversité ; à l'inverse, son parcours peut
25 s'avérer traumatisant si chaque fois qu'il s'affirme français, certains le regardent comme un traître, voire
26 comme un renégat, et si chaque fois qu'il met en avant ses attaches avec l'Algérie, son histoire, sa culture, sa
27 religion, il est en butte à l'incompréhension, à la méfiance ou à l'hostilité.

28 La situation est plus délicate encore de l'autre côté du Rhin. Je songe au cas d'un Turc né il y a trente ans
29 près de Francfort, et qui a toujours vécu en Allemagne dont il parle et écrit la langue mieux que celles de ses
30 pères. Aux yeux de sa société d'adoption, il n'est pas allemand; aux yeux de sa société d'origine, il n'est plus
31 vraiment turc. Le bon sens voudrait qu'il puisse revendiquer pleinement cette appartenance. Mais rien dans
32 les lois ni dans les mentalités ne lui permet aujourd'hui d'assumer harmonieusement son identité composée.

33 J'ai pris les premiers exemples qui me soient venus à l'esprit. J'aurais pu en citer tant d'autres. [...]

34 Cela dit, je veux bien admettre que les premiers exemples que j'ai choisis ont quelque chose de particulier.
35 Tous concernent des êtres portant en eux des appartenances qui, aujourd'hui, s'affrontent violemment; des
36 êtres frontaliers, en quelque sorte, traversés par des lignes de fracture ethniques, religieuses ou autres. En
37 raison même de cette situation, que je n'ose appeler « privilégiée », ils ont un rôle à jouer pour tisser des liens,
38 dissiper des malentendus, raisonner les uns, tempérer les autres, aplanir, raccommoier... Ils ont pour vocation
39 d'être des traits d'union, des passerelles, des médiateurs entre les diverses communautés, les diverses cultures.
40 Et c'est justement pour cela que leur dilemme est lourd de signification : si ces personnes elles-mêmes ne
41 peuvent assumer leurs appartenances multiples, si elles sont constamment mises en demeure de choisir leur
42 camp, sommées de réintégrer les rangs de leur tribu, alors nous sommes en droit de nous inquiéter sur le
43 fonctionnement du monde.

44 « Mises en demeure de choisir », « sommées », disais-je. Sommées par qui ? Pas seulement par les fanatiques
45 et les xénophobes de tous bords, mais par vous et moi, par chacun d'entre nous. À cause, justement, de ces
46 habitudes de pensée et d'expression si ancrées en nous tous, à cause de cette conception étroite, exclusive,
47 bigote, simpliste qui réduit l'identité entière à une seule appartenance, proclamée avec rage.

48 C'est ainsi que l'on « fabrique » des massacreurs, ai-je envie de crier !

¹⁰ MAALOUF (A.), *Les identités meurtrières*, Éditions Grasset & Fasquelle, 1998, pp. 7-11.

1 **François Mauriac, *Le jeune homme* (1925)¹¹**

2 L'enfant vivait au pays des merveilles, à l'ombre de ses parents, demi-dieux pleins de perfections.
3 Mais voici l'adolescence, et soudain, autour de lui, se rétrécit, s'obscurcit le monde. Plus de demi-dieux :
4 le père se mue en un despote blessant ; la mère n'est qu'une pauvre femme. Non plus hors de lui, mais
5 en lui, l'adolescent découvre l'infini : il avait été un petit enfant dans le monde immense ; il admire, dans
6 un univers rétréci, son âme démesurée. Il porte en lui le feu, un feu qu'il nourrit de mille lectures et que
7 tout excite. Certes les examens le brident : « On a tant d'examens à passer avant l'âge de vingt ans, dit
8 Sainte-Beuve, que cela coupe la veine. » Mais, enfin muni de diplômes, que fera-t-il ?

9 Il sent en lui sa jeunesse comme un mal, ce mal du siècle qui est, au vrai, le mal de tous les siècles
10 depuis qu'il existe des jeunes hommes et qui souffrent. Non, ce n'est pas un âge « charmant ». Donnons
11 un sens grave, peut être tragique, au vieux proverbe : « Il faut que jeunesse se passe ». Il faut guérir de
12 sa jeunesse ; il faut traverser sans périr ce dangereux passage.

13 Un jeune homme est une immense force inemployée, de partout contenue, jugulée par les hommes
14 mûrs, les vieillards. Il aspire à dominer, et il est dominé ; toutes les places sont prises, toutes les tribunes
15 occupées. Il y a le jeu sans doute, et nous jetons à la jeunesse un ballon pour qu'elle se fatigue. Le jeu
16 n'est d'ailleurs que le simulacre du divertissement essentiel : la guerre.

17 Il y aura des guerres tant qu'il y aura des jeunes gens. Ces grandes tueries seraient-elles possibles
18 sans leur complicité ? D'anciens combattants parlent de leur martyre avec une nostalgie dont nous
19 demeurons confondus. C'est que, dans le temps de la guerre, les vieillards veulent bien que les jeunes
20 hommes soient des chefs. Il est inconcevable, et pourtant vrai, que la plupart des jeunes gens aiment
21 Napoléon autant qu'ils l'admirent : ils se souviennent des généraux imberbes. La jeunesse pardonne à
22 celui qui l'immole, pourvu qu'il la délivre de cette force surabondante et dont elle étouffe, pourvu qu'elle
23 agisse enfin et qu'elle domine.

24 Les vieillards mènent le monde, et nous ne saurons jamais ce que serait le gouvernement de la
25 jeunesse. Ce qui s'appelle expérience, qu'est-ce donc ? Sommes-nous, par la vie, enrichis ou appauvris ?
26 La vie nous mûrira, dit-on. Hélas ! Sainte-Beuve a raison d'écrire qu'on durcit à certaines places, qu'on
27 pourrit à d'autres, mais qu'on ne mûrit pas. Écoutons notre Montaigne : « Quant à moy, j'estime que
28 nos âmes sont desnouées à vingt ans ce qu'elles doivent être et qu'elles promettent tout ce qu'elles
29 pourront ; jamais âme qui n'ait donné en cet âge-là arrhe bien évidente de sa force, n'en donna depuis la
30 preuve. Les qualités et vertus naturelles produisent dans ce terme-là, ou jamais, ce qu'elles ont de
31 vigoureux et de beau. De toutes les belles actions humaines qui sont venues à ma connaissance, de
32 quelques sortes qu'elles soient, je jurerais en avoir plus grande part à nombrer en celles qui ont été
33 produites, et aux siècles anciens et au nôtre, avant l'âge de trente ans que après... Quant à moy, je tiens
34 pour certain que, depuis cet âge, et mon esprit et mon corps ont plus diminué qu'augmenté, et plus
35 reculé qu'avancé... »

36 Avancer en âge, c'est s'enrichir d'habitudes, se soumettre aux automatismes profitables ; c'est
37 connaître ses limites et s'y résigner. Plus s'amasse notre passé et plus il nous détermine ; la part
38 d'invention, la part d'imprévu que notre destinée comporte va se réduisant d'année en année, jusqu'à ce
39 que nous n'ayons plus sous nos pas qu'un trou dans la terre. Qu'attendre d'un homme après cinquante
40 ans ? Nous nous y intéressons par politesse et par nécessité, sauf s'il a du génie : le génie, c'est la jeunesse
41 plus forte que le temps, la jeunesse immarcescible.

¹¹ MAURIAC (F.), *Œuvres romanesques et théâtrales complètes* (Volume 2), Gallimard, 1985, pp. 681-683.

1 **Pierre Gascar, *L'Homme et l'Animal* (1974)¹²**

2 Dans nos sociétés industrialisées, la faveur croissante dont jouit l'animal domestique semble
3 indiquer qu'il prend, en partie, la relève de l'objet, dont la multiplication finit par user le pouvoir et qui
4 ne paraît plus promis à de très grands perfectionnements. Il ne le supprime pas : il répond simplement
5 à l'insatisfaction que nous éprouvons, après avoir épuisé les plaisirs que pouvait nous procurer la
6 technique. Les réalisations les plus stupéfiantes de cette dernière font encore éclater la supériorité de
7 l'animal, considéré ici d'un point de vue strictement mécaniste. Le chien ou le chat reste un « gadget »
8 inimitable et surpasse les meilleurs robots. L'animal n'est pas recherché en tant qu'image
9 rafraîchissante, par conséquent superficielle, de la nature au sein d'un monde trop urbanisé ; il l'est
10 plutôt en tant que merveille d'automatisme, représentation d'une force dont la complexité, la souplesse
11 ne peuvent être égalées, bref, en tant que rappel d'un dynamisme vital que l'homme, sédentarisé et
12 comme désincarné par la mécanisation, n'est plus sûr de posséder encore.

13 Contrairement à ce que peut faire croire une analyse sommaire du goût de l'homme d'aujourd'hui
14 pour les animaux, ceux-ci ne présentent pas pour lui le moyen d'évasion mentale vers le monde extérieur
15 ou le monde antérieur, c'est-à-dire le monde qui s'étend hors des villes et des zones industrielles, le
16 monde champêtre et, en un mot, édénique. Ils constituent plutôt la preuve que la vie, sous sa forme
17 brute, peut subsister dans le milieu apparemment hostile créé par la civilisation. Domesticé, l'animal
18 est entraîné par l'homme au fond de son enfer, afin de démontrer que ce dernier est, après tout,
19 supportable. L'animal domestique, dans nos grandes villes, est, en quelque sorte, un cobaye, un otage.
20 Dans le domaine moral (puisqu'il s'agit de savoir si notre monde mérite encore son nom), il joue un rôle
21 équivalent à celui des truites qu'on place dans les réserves d'eau pour la consommation et qui en
22 signalent la pollution, en venant flotter le ventre en l'air, à la surface. L'animal, dans notre vie, indique
23 qu'on n'y manque pas encore tout à fait d'un certain oxygène ou, si l'on préfère, que certaine vérité n'en
24 est pas encore tout à fait absente. Il suffit d'une araignée pour faire respirer le béton. Bref, l'animal nous
25 rassure, et sa prolifération, dans nos villes, trouve là une de ses raisons.

26 La fonction domestique proprement dite de l'animal se justifie à peu près de la même manière.
27 L'oppressant gigantisme de nos constructions, la circulation automobile intense, la densité des foules
28 font de plus en plus de l'habitation individuelle le lieu où l'homme se reconstitue normalement, se recrée.
29 Le caractère traditionnellement sacré de la maison s'en trouve accru, même s'il a cessé depuis longtemps
30 de s'exprimer dans les rites de la vie familiale. Les dieux lares ont survécu à l'industrialisation de la
31 construction, à l'uniformisation des logements. Mais ils ont dû pour cela trouver des substituts
32 symboliques. L'animal domestique est le meilleur d'entre eux. Confiné en général à une existence
33 casanière et vivant physiquement au niveau des réalités matérielles du foyer, contre l'être, quand il y en
34 a un, sous les tables, les sièges, les lits, etc. il a toujours représenté le génie du foyer. Il " colle " aux
35 lieux. Aujourd'hui que ceux-ci tendent à perdre leurs marques distinctives, il se trouve investi d'un
36 surcroît de pouvoir, et, à lui seul, personnalise l'habitation anonyme, qui se confond avec cent autres
37 dans les grandes constructions monolithiques de nos villes et de leurs banlieues.

38 Il est comme une partie de la vie intérieure de l'habitant des lieux, qui serait restée là, tandis qu'il
39 courait à ses tâches, se perdait au double sens du terme, dans le monde du travail et de la rue. Le soir,
40 l'homme venant du dehors, se retrouve dans l'animal familier, très exactement comme il retrouverait,
41 encore chaude, la place qu'il a laissée dans son lit, le matin, en se levant. Ce sont des impressions aussi
42 imprécises que celles-ci qui permettent de vérifier le pouvoir personnalisant de l'animal domestique.
43 Nous lui déléguons inconsciemment une part de nous-mêmes, achevons d'accomplir à travers lui, l'acte
44 d'habiter, aspect essentiel de notre vie profonde. Dans l'amour que nous portons à un animal
45 domestique, il y a toujours transfert, et, comme il ne s'agit que d'un déplacement de notre être intérieur,
46 introversion.

47 C'est la raison pour laquelle l'attachement à un animal domestique est un recours aussi important
48 pour les habitants des grandes villes, contraints à une vie dépersonnalisante. En aimant un animal, on
49 s'aime soi.

¹² GASCAR (P.), *L'Homme et l'Animal*, Éditions Albin Michel, 1974, pp. 209-211.

1 **Christian Bobin, « Le mal » (1994)¹³**

2 Elle est sale. Même propre elle est sale. Elle est couverte d'or et d'excréments, d'enfants et de
3 casseroles. Elle règne partout. Elle est comme une reine grasse et sale qui n'aurait plus rien à gouverner,
4 ayant tout envahi, ayant tout contaminé de sa saleté foncière. Personne ne lui résiste. Elle règne en
5 vertu d'une attirance éternelle vers le bas, vers le noir du temps. Elle est dans les prisons comme un
6 calmant. Elle est en permanence dans certains pavillons d'hôpitaux psychiatriques. C'est dans ces
7 endroits qu'elle est le mieux à sa place : on ne la regarde pas, on ne l'écoute pas, on la laisse radoter dans
8 son coin, on met devant elle ceux dont on ne sait plus quoi faire. Les jours, dans les hôpitaux comme
9 dans les prisons, sont plus longs que des jours. Il faut bien les passer. On lui fait garder les invalides
10 mentaux, les prisonniers et les vieillards dans les maisons de retraite. Elle a infiniment moins de dignité
11 que ces gens-là, assommés par l'âge, blessés par la Loi ou par la nature. Elle se moque parfaitement de
12 cette dignité qui lui manque. Elle se contente de faire son travail. Son travail, c'est salir la douleur qui
13 lui est confiée et tout agglomérer – l'enfance et le malheur, la beauté et le rire, l'intelligence et l'argent
14 – dans un seul bloc vitré gluant. On appelle ça une fenêtre sur le monde. Mais c'est, plus qu'une fenêtre,
15 le monde en son bloc, le monde dans sa lumière pouilleuse de monde, les détritrus du monde versés à
16 chaque seconde sur la moquette du salon. Bien sûr, on peut fouiller. On trouve parfois, surtout dans les
17 petites heures de la nuit, des paroles neuves, des visages frais. Dans les décharges, on met la main sur
18 des trésors. Mais cela ne sert à rien de trier, les poubelles arrivent trop vite, ceux qui les manient sont
19 trop rapides. Ils font pitié, ces gens. Les journalistes de télévision font pitié avec leur manque parfait
20 d'intelligence et de cœur – cette maladie du temps qu'ils ont, héritée du monde des affaires : parlez-moi
21 de Dieu et de votre mère, vous avez une minutes et vingt-sept secondes pour répondre à ma question.
22 Un ami à vous, un philosophe, passe un jour là-dedans, dans la vitrine souillée d'images. On lui demande
23 de venir pour parler de l'amour, et parce qu'on a peur d'une parole qui pourrait prendre son temps, peur
24 qu'il n'arrive quelque chose, parce qu'il faut à tout prix qu'il ne se passe rien que de confus et de
25 désespérant – c'est-à-dire *moins que rien* –, en raison de cette peur on invite également vingt personnes,
26 spécialistes de ceci, expertes en cela, vingt personnes soit trois minutes la personne. La vulgarité, on
27 dit aux enfants qu'elle est dans les mots. La vraie vulgarité de ce monde est dans le temps, dans
28 l'incapacité de dépenser le temps autrement que comme des sous, vite, vite, aller d'une catastrophe aux
29 chiffres du tiercé, vite glisser sur des tonnes d'argent et d'inintelligence profonde de la vie, de ce qu'est
30 la vie dans sa magie souffrante, vite aller à l'heure suivante et que surtout rien n'arrive, aucune parole
31 juste, aucun étonnement pur. Et votre ami, après l'émission, il s'inquiète un peu, quand même, pourquoi
32 cette haine de la pensée, cette manie de tout hacher menu, et la réalisatrice lui fait cette réponse,
33 magnifique : je suis d'accord avec vous mais il vaut mieux que je sois là, si d'autres étaient à ma place,
34 ce serait pire. Cette parole vous fait penser aux dignitaires de l'État français durant la Seconde Guerre
35 mondiale, à cette légitimité que se donnaient les vertueux fonctionnaires du mal : il fallait bien prendre
36 en charge la déportation des Juifs de France, cela nous a permis d'en sauver quelques-uns. Même
37 abjection, même collaboration aux forces du monde qui ruinent le monde, même défaut absolu de bon
38 sens : il y a des places qu'il faut laisser désertes. Il y a des actes qu'on ne peut faire sans aussitôt être
39 défait par eux. La télévision, contrairement à ce qu'elle dit d'elle-même, ne donne aucune nouvelle du
40 monde. La télévision, c'est le monde qui s'effondre sur le monde, une brute geignarde et avinée,
41 incapable de donner une seule nouvelle claire, compréhensible. La télévision, c'est le monde à temps
42 plein, à ras bord de souffrance, impossible à voir dans ces conditions, impossible à entendre.

¹³ BOBIN (C.), « Le Mal », dans *L'Inespérée*, Éditions Gallimard, 1996, pp. 19-22.

1 **Simone de Beauvoir, *La vieillesse* (1970)¹⁴**

2 Aujourd'hui, un mineur est à 50 ans un homme fini tandis que parmi les privilégiés beaucoup portent
3 allégrement leurs 80 ans. Amorcé plus tôt, le déclin du travailleur sera aussi beaucoup plus rapide.
4 Pendant ses années de « survie », son corps délabré sera en proie aux maladies, aux infirmités. Tandis
5 qu'un vieillard qui a eu la chance de ménager sa santé peut la conserver à peu près intacte jusqu'à sa
6 mort.

7 Vieillis, les exploités sont condamnés sinon à la misère, du moins à une grande pauvreté, à des
8 logements incommodes, à la solitude, ce qui entraîne chez eux un sentiment de déchéance et une anxiété
9 généralisée. Ils sombrent dans une hébétude qui se répercute dans l'organisme; même les maladies
10 mentales qui les affectent sont en grande partie le produit du système.

11 S'il conserve de la santé et de la lucidité, le retraité n'en est pas moins la proie de ce terrible fléau :
12 l'ennui. Privé de sa prise sur le monde, il est incapable d'en retrouver une parce qu'en dehors de son
13 travail ses loisirs étaient aliénés. L'ouvrier manuel ne réussit même pas à tuer le temps. Son oisiveté
14 morose aboutit à une apathie qui compromet ce qui lui reste d'équilibre physique et moral.

15 Le dommage qu'il a subi au cours de son existence est plus radical encore. Si le retraité est désespéré
16 par le non-sens de sa vie présente, c'est que de tout temps le sens de son existence lui a été volé. Une
17 loi, aussi implacable que la loi d'airain, lui a permis seulement de reproduire sa vie et lui a refusé la
18 possibilité d'en inventer des justifications. Quand il échappe aux contraintes de sa profession, il
19 n'aperçoit plus autour de lui qu'un désert; il ne lui a pas été donné de s'engager dans des projets qui
20 auraient peuplé le monde de buts, de valeurs, de raisons d'être.

21 C'est là le crime de notre société. Sa « politique de la vieillesse » est scandaleuse. Mais plus
22 scandaleux encore est le traitement qu'elle inflige à la majorité des hommes au temps de leur jeunesse
23 et de leur maturité. Elle préfabrique la condition mutilée et misérable qui est leur lot dans leur dernier
24 âge. C'est par sa faute que la déchéance sénile commence prématurément, qu'elle est rapide,
25 physiquement douloureuse, moralement affreuse parce qu'ils l'abordent les mains vides. Des individus
26 exploités, aliénés, quand leur force les quitte, deviennent fatalement des « rebuts », des « déchets ».

27 C'est pourquoi tous les remèdes qu'on propose pour pallier la détresse des vieillards sont si
28 dérisoires: aucun d'eux ne saurait réparer la systématique destruction dont des hommes ont été victimes
29 pendant toute leur existence. Même si on les soigne, on ne leur rendra pas la santé. Si on leur bâtit des
30 résidences décentes, on ne leur inventera pas la culture, les intérêts, les responsabilités qui donneraient
31 un sens à leur vie. Je ne dis pas qu'il soit tout à fait vain d'améliorer, au présent, leur condition; mais
32 cela n'apporte aucune solution au véritable problème du dernier âge: que devrait être une société pour
33 que dans sa vieillesse un homme demeure un homme ?

34 La réponse est simple: il faudrait qu'il ait toujours été traité en homme. Par le sort qu'elle assigne à
35 ses membres inactifs, la société se démasque: elle les a toujours considérés comme du matériel. Elle
36 avoue que pour elle, seul le profit compte et que son « humanisme » est de pure façade. Au XIXème
37 siècle, les classes dominantes assimilaient explicitement le prolétariat à la barbarie. Les luttes ouvrières
38 ont réussi à l'intégrer à l'humanité. Mais seulement en tant qu'il est productif. Les travailleurs vieillis,
39 la société s'en détourne comme d'une espèce étrangère.

40 Voilà pourquoi on ensevelit la question dans un silence concerté. La vieillesse dénonce l'échec de
41 toute notre civilisation. C'est l'homme tout entier qu'il faut refaire, toutes les relations entre les hommes
42 qu'il faut recréer si on veut que la condition du vieillard soit acceptable. Un homme ne devrait pas
43 aborder la fin de sa vie les mains vides et solitaire.

¹⁴ BEAUVOIR (de) (S.), *La vieillesse*, Paris, Gallimard, 1970, pp. 567-569.

1 **Jean Giono, « *Le persil* » (1966) ¹⁵**

2 On prétend que nous allons vers une civilisation libérale. Nous allons vers une civilisation de la
3 conserve, c'est le contraire. On ne compte plus les barrages derrière lesquels nous conservons de l'eau,
4 les machines électroniques dans lesquelles nous conservons de la mémoire, les disques où nous
5 conservons des voix, de la musique, des sons ; les robots, les fusées où nous conservons des gestes, des
6 actes ; les cinémas où nous conservons des images. Il n'est pas rare, aujourd'hui, d'assister à des
7 représentations de pièces de théâtre qui sont données par des acteurs morts depuis longtemps. Nous
8 faisons chanter des cadavres ; on a mis en conserve l'assassinat de Kennedy et l'assassinat de son
9 prétendu assassin ; on met en conserve des gestes dans la pointe d'une fusée et elle va les accomplir
10 sur la Lune ; il y a cent mille fois plus de gens qui écoutent de la musique en conserve que des gens
11 qui assistent à des concerts avec des musiciens en chair et en os. Gieseking continue à interpréter
12 Mozart, Caruso chante toujours. Raimu joue inlassablement *La Femme du boulanger* ; l'usine de Serre-
13 Ponçon turbine une eau de Durance qui date de quatre ou cinq ans et en fait l'électricité qui éclaire ma
14 lampe ce soir ; on accumule des chevaux-vapeurs, on met en boîte du professeur qui fait ensuite son
15 cours en cinéma parlant, n'importe où, n'importe quand. [...]

16 On me dira : c'est bien commode. J'en conviens, mais c'est autre chose que l'ingrédient frais et
17 naturel. La révolution, par exemple : on ne voit plus ces magnifiques générosités dont elles étaient
18 faites ; elles ont toujours maintenant du renfermé et du préconçu, les profiteurs apparaissent dès le
19 premier jour, quelquefois même un peu avant ; on ne peut plus s'y laisser prendre, ce qui était bien bon
20 (et souvent le seul bénéfique pour des gens comme vous et moi, plutôt simples). Mon grand-père était
21 carbonaro, il fut condamné à mort par contumace en Italie ; il passa en France, y retrouva le père
22 d'Émile Zola, carbonaro comme lui, avec lequel il travailla au canal d'Aix, dit canal Zola. Mais à ce
23 moment-là éclate le choléra à Alger. Mon grand-père (et le père d'Émile Zola) s'engagent
24 immédiatement comme simples infirmiers pour aller soigner le choléra d'Alger. Cet engagement était
25 le complément logique de leur sentiment révolutionnaire. Allez mettre ça en conserve ! Ce n'est pas
26 possible, et même si c'était possible, ça ne serait pas souhaitable : cette façon d'être révolutionnaire
27 n'est pas une nourriture pour tout le monde. Ça l'était à l'époque : aujourd'hui ce n'est plus moderne ;
28 on n'est plus habitué au sang que donnent les aliments frais.

29 Il est en train de se produire pour tous nos désirs ce qui s'est produit pour notre expérience au
30 moment où la culture livresque s'est ajoutée, puis substituée à la culture tout court. Inutile d'aller en
31 Chine, lisons des livres sur la Chine (le livre est la première conserve de la civilisation de la conserve).
32 Un de mes amis revient de la Terre de Feu. Je lui parle de l'archipel des Chronos et des grands glaciers
33 qui viennent là plonger dans la mer. Je lui décris les bruits et lui parle même d'une petite chaussée qui
34 permet d'aller de la cabane du garde jusqu'à un petit promontoire d'où la vue est plus belle et qu'il n'en
35 coûte qu'un bain de cheville dans une eau glacée. Il s'étonne : « Comment connais-tu ces détails, tu y
36 es allé ? – Non. J'ai lu un récit très circonstancié accompagné de très belles photos » (autre conserve)
37 qui me permettent même d'ajouter des détails personnels et semblables à ceux dont pourrait
38 augmenter son récit un témoin oculaire. Mais, ce que je sais de l'archipel des Chronos ne peut que faire
39 illusion ; en réalité je ne connais rien. Rien ne s'est ajouté vraiment à moi, sinon un petit truc (c'est le
40 mot juste) de seconde main. Avec ce truc je « passe pour », mais je ne suis pas.

41 [...]

42 Science en conserve, philosophie en conserve, musique en conserve, conscience en conserve, joies
43 en conserve et bientôt amour, haine, jalousie, héroïsme en conserve. De tous côtés la haute mer sans
44 rivage. La nourriture vient de la cale. Les viandes qu'on mange sont mortes depuis longtemps, les
45 légumes ont verdi dans d'autres siècles. Nous avons ajouté du sel à tout, pour que tout soit
46 imputrescible, et c'est nous qui allons pourrir, car rien ne peut rompre l'équilibre. Nous n'avons même
47 plus le désir du petit brin de persil qui nous sauverait.